

Catherine Ceylac, avec la collaboration de Sophie Brugeille

**À LA VIE À LA MORT
TÉMOIGNAGES**

Paris, Flammarion, 2018, 215 p.

Hans-Jürgen Greif

Université Laval

L'auteure, une journaliste qui n'a que très peu publié, est surtout connue pour avoir animé pendant vingt-deux ans l'émission hebdomadaire *Thé ou Café* sur France 2, jusqu'en décembre 2018. Dans son livre, auquel a collaboré une collègue dont le rôle n'est pas spécifié, sont rassemblés quatorze « témoignages » sur la relation des interviewés avec la mort. Ceylac ne spécifie pas quelles étaient ses questions lors des entrevues, dont la plupart ont été enregistrées parallèlement à *Thé ou Café*. Si Pierre Arditti, Carla Bruni, Amélie Nothomb, René de Obaldia, Michel Onfray, Jean-Christophe Rufin et Jean-Louis Trintignant sont bien connus au Québec, d'autres comme Isabelle Autissier, Franz-Olivier Giesbert, Gaël Faye, Michèle Laroque, Nathalie Rykiel et Line Renaud le sont moins. Quoi qu'il en soit, du moins en France, cette palette du monde artistique devrait intéresser de nombreux lecteurs, car ces hommes et ces femmes reprennent invariablement les mêmes sujets : y a-t-il un au-delà après la mort ? À quel moment ont-ils vu le premier cadavre ? Ont-ils déjà frôlé la mort ? Leur est-il arrivé de vouloir se suicider à la suite de la perte d'un être important ? Que feraient-ils si leur médecin disait que, d'ici un an, ils ne seraient plus en mesure de gérer la vie de façon responsable et autonome ?

Comme il s'agit du même questionnaire, les réponses se répètent : on est croyant ou athée, le premier mort a été l'un ou l'autre des grands-parents, on prend position pour ou contre le suicide et, si la démence allait frapper, on espère pouvoir compter sur sa famille ou ses amis pour trouver une institution médicalisée qui « s'occupe du malade » jusqu'à une fin « sans souffrances ». Parmi les entrevues, j'en souligne quelques-unes qui me semblent plus représentatives de notre façon de voir la mort dans la société actuelle en Occident.

D'entrée de jeu, Trintignant évoque la mort de sa fille Marie, assassinée par son compagnon, le chanteur Bertrand Cantat. L'acteur dit qu'il est mort le 1^{er} août 2003, en même temps qu'elle, et que tout ce qu'il a fait « après cette année n'a pas d'importance ». Cette remarque ne traduit pas une fausse modestie mais plutôt un

naturel sombre et profondément mélancolique de Trintignant qui a déjà vécu, des années plus tôt, un autre traumatisme, la mort subite de sa fille Pauline, survenue lors du tournage, à Rome, du film *Le Conformiste*, réalisé par Bertolucci. Il y a deux ans, Trintignant a déclaré souffrir d'un cancer et refusait tout traitement.

On sait le grand succès du premier livre du rappeur Gaël Faye, *Petit pays* (Grasset, 2016), qui traite de manière autofictionnelle du génocide rwandais (1994). Lui aussi est d'un tempérament mélancolique ; il s'est débarrassé de ses tendances suicidaires d'enfance lors de la naissance de sa fille, tout comme la comédienne Michèle Larocque, qui a été impliquée dans un grave accident à dix-neuf ans. Michel Onfray a subi, lui, un infarctus sévère à 28 ans. La mort de sa compagne l'a rendu profondément méfiant envers l'être humain et sa cupidité, alors que Nathalie Rykiel et Line Renaud craignent une mort subite ou encore la lente dégénérescence du corps et du cerveau. Cette menace les fait pencher vers l'euthanasie, rejointes en cela par Amélie Nothomb, pour qui, peut-être à cause de son enracinement dans la culture japonaise, le suicide est une façon noble de mettre fin à la vie.

Pour deux écrivains-académiciens, Erik Orsenna et René de Obaldia, la perte de leurs compagnes a été dévastatrice. Pour le premier, les circonstances ont été particulièrement douloureuses à cause de la lutte désespérée contre le cancer de sa jeune femme. Quant à Obaldia, il a perdu son épouse à l'âge de 95 ans (le dramaturge sera sous peu centenaire). Inconsolable, il ne s'est pourtant pas suicidé. Il croit que, par ce geste, il aurait causé trop de chagrin à ses enfants. De plus, « la mort est un drame tellement courant que pour [lui] la question est ailleurs ». Sa longue vie lui a enseigné que notre existence est un songe, et que la barbarie demeure indéradicable. Il rejoint en cela son collègue Orsenna, qui a frôlé la mort lors d'un kidnapping en Afrique de l'Ouest. Désormais, pour l'un comme pour l'autre, « chaque journée est un bonus ».

Résumons : en règle générale, la plupart des artistes du domaine de la parole, écrite ou chantée, sont effrayés par le spectre de la mort (une exception, cependant : A. Nothomb, « mystique sans religion », qui parle aux fantômes et rêve « d'entrer dans la mort les yeux ouverts »). Un autre immortel (il sait, comme Orsenna, qu'il n'est pas éternel), le médecin Jean-Christophe Rufin suit la ligne de pensée d'Obaldia : pour lui, l'*exitus* fait partie de la vie, nous venons au monde pour mourir. Des interviewés, il est le seul à connaître le travail de Kübler-Ross. D'après lui, « on vole trop souvent la mort des gens » à l'hôpital, dans les mouvoirs. Rufin en rend responsable la surspécialisation des médecins qui font tout pour prendre le contrôle

physique de la personne du patient. Une brève digression sur l'absence de spiritualité en Occident révèle l'abîme devant lequel se trouvent les enfants de notre ère : leurs parents, dans un souci de les élever sans porter des jugements sur les religions, ont fait que ces enfants ne savent rien de leurs bases culturelles : à Pâques, ils mangent des œufs en chocolat, pondus par des lapins, sans pouvoir faire le lien avec la Résurrection ou un autre mythe rappelant l'arrivée du printemps. Leurs parents ne sont guère fautifs, puisqu'ils ont eux-mêmes rejeté la religion, remplacée par des substituts, changés à leur tour selon le goût du jour.

Dans l'ensemble, ce recueil de « témoignages » déçoit non seulement à cause de la superficialité des interventions, mais aussi par la répétition des mêmes craintes et terreurs, doublées de tâtonnements, par des interrogations trop diffuses pour vraiment toucher et stimuler le groupe témoin. Au lieu d'élaborer des questions selon le profil de chaque interviewé (sexe, âge, carrière, réalisations, expériences de vie), l'auteure laisse (ce qui aurait impliqué davantage de travail de recherche), le lecteur se trouve, à quelques heureuses exceptions près, devant un ramassis de lieux communs, ennuyeux à souhait.